

L'Herne Robert Desnos



Robert Desnos

Ce Cahier a été dirigé par
Marie-Claire Dumas
avec la collaboration de
Roger Dadoun, Madeleine et Michel Fraenkel, Lucien Scheler,
François Sullerot

Avec Desnos à Flöha

Pierre Volmer

C'est à l'hôtel Lutétia qu'étaient acheminés à la fin de la guerre les déportés rentrés vivants des camps, du moins ceux d'entre nous assez valides pour ne pas aller directement dans un hôpital. C'est là aussi que se tint en 1985, quarante années plus tard, la réunion annuelle des anciens déportés du camp de concentration de Flossenbürg. Car arrivés près de l'instant où notre départ est certain, nous aimons nous rappeler ensemble les temps où il n'était que fortement probable. En passant rue de Rennes, un calicot annonçait le « Colloque Robert Desnos » et les organisateurs m'y convièrent.

Un de mes camarades d'arrestation et de déportation à qui j'annonçai que j'allais assister à un colloque de poésie, ce qui n'est pas mon ordinaire, me répondit : « Je l'ai connu au camp de Compiègne, où il m'avait dédié un de ces petits poèmes à la japonaise, que l'on appelle haïku ou haïkaï. » Le voici :

.....un corbeau....
.....son ombre.....
.....deux corbeaux.....

Arrêté par les SS à Clermont-Ferrand la nuit du 24 au 25 juin 1943, après la prison du 92^e R.I. à Clermont, puis la Malcoiffée, qui est la prison centrale de Moulins, et Compiègne, je suis arrivé au camp de concentration de Buchenwald fin octobre 1943. Après des pérégrinations, je fus envoyé le 12 avril 1944 à Flöha, qui est une petite ville dans la grande banlieue de Chemnitz, aujourd'hui Karl-Marxstadt, en Saxe. C'était à l'époque le

début de ce kommando, que j'ai ainsi involontairement contribué à créer, et qui dépendait du camp de concentration de Flossenbürg. Il s'agissait d'une usine de textile, la Tüllfabrik, réquisitionnée en vue de sa reconversion en usine de construction aéronautique. Cette fabrique relativement chauffée me changea beaucoup de ce que j'avais connu auparavant lors du rude hiver 43-44.

Ce bâtiment en brique, haut de quatre étages et flanqué de halls de montage, existe toujours. On y fabrique aujourd'hui de la dentelle mécanique en nylon pour dessous troublants. A l'entrée de l'usine, une plaque commémore notre séjour et nos morts.

D'un point de vue purement statistique, nous sommes rentrés à plus d'un sur trois : c'est mieux que la moyenne nationale pour les déportés français. A vrai dire, le *SS-Oberscharführer* (adjudant) Brendel, qui commandait ce camp annexe, n'était pas un psychopathe comme la plupart de ses confrères. Il était tout simplement un planqué. Ce combattant de l'arrière trafiquait un peu au marché noir la nourriture de ses hommes de garnison, dont la cuisine était au même endroit que la nôtre. Les SS étaient ainsi nourris en partie sur nos rations. Les kapos prélevaient sur celles-ci ce qu'il leur plaisait de donner à leurs favoris. Ce qui restait était notre ordinaire. Ajoutons que ce qu'avait théoriquement prévu pour nous l'administration centrale des SS était moins qu'une ration de survie, et que beaucoup des nôtres sont morts peu après leur retour.

Nous étions une poignée de Français et d'Italiens noyés parmi une soixantaine de Slaves et de Germains. C'est donc dans la joie que nous vîmes débarquer le 3 juin 1944 deux centaines de compatriotes parmi lesquels mon aîné de vingt-deux ans Robert Desnos, dont, avec mon hiver d'avance, j'étais néanmoins l'ancien dans la vie concentrationnaire, que ces bleus ne connaissaient pas encore à fond.

Leur formation avait été brève, encore qu'accélérée. Partis de Compiègne à près de deux mille le jeudi 27 avril 1944, ils étaient arrivés le 29 en gare de Weimar, à six kilomètres du célèbre camp de Buchenwald. Une légende prétend que leur convoi aurait été déporté en représailles à la condamnation à mort à Alger de l'ancien ministre de l'Intérieur de Vichy, Pierre Pucheu. Celui-ci, par un retournement fort hasardeux, mais qui n'avait rien de rare à l'époque, avait tenté de s'engager dans la lutte contre l'Allemagne du côté des Anglo-Américains, sans pour autant renier la politique de « Révolution nationale » instaurée grâce à la victoire allemande de 1940. On ignore encore aujourd'hui pourquoi le convoi ne fut pas déchargé sur Buchenwald. Peut-être y eut-il un grain de sable dans les rouages de l'administration nazie, où nos transports avaient pourtant priorité absolue sur ceux de troupes, d'armement et de munitions. Peut-être fut-ce simplement une de ces entourloupettes que les collègues de travail ont l'habitude de se faire entre eux. Toujours est-il que le 30 avril, ces 1 645 Français arrivèrent à Auschwitz-II, c'est-à-dire à Birkenau. Le lendemain on leur tatoua un matricule sur l'avant-bras gauche, et Desnos devint le numéro 185 443. La dizaine de prêtres en soutane parmi ces déportés au prépuce intact éveilla des doutes dans le commandement SS, qui ne voulut pas faire d'heures supplémentaires pour gazer des Aryens non prévus dans le plan de charge. La rectification des errements administratifs ne prit que peu de temps, puisqu'on réexpédia le convoi sur

Buchenwald le 14 mai, accompagné cette fois du bordereau de livraison en bonne et due forme.

Groupés dans une « Amicale des Tatoués de 184 936 à 186 580 » ils se retrouvent chaque année, le samedi le plus proche du 27 avril, en général au Cercle militaire de la place Saint-Augustin.

Une partie y resta. Quant aux autres, un bon millier, ils furent acheminés à Flossenbürg, au nord de la Bavière, dans la région qu'on appelle l'Oberpfalz (ce qui veut dire Haut-Palatinat), entre la proche frontière tchèque et la petite ville de Weiden (céramiques, porcelaines, spécialité régionale : la bière la plus forte du monde). C'était l'après-midi du 25 mai 1944.

Comme tous les camps, celui de Flossenbürg était autogéré par les détenus, mais là, contrairement à Buchenwald, il ne s'agissait plus de détenus politiques au triangle rouge accompagnant le numéro matricule, mais de triangles verts, c'est-à-dire de prisonniers de droit commun. Après une sélection sur des critères inconnus, Desnos et 226 autres Français arrivèrent ainsi à Flöha, ce qui n'avait rien d'effrayant, puisque c'est presque ainsi qu'en allemand se prononce le mot « fleur ». Leurs cinq semaines d'apprentissage des camps ne leur avaient évidemment pas tout enseigné. Desnos n'allait pas tarder à s'en apercevoir, et à apprendre que les « femmes » de nos maîtres absolus étaient absolument sacrées. L'incident est connu. Il a été rapporté par notre camarade Robert Laurence en 1972, dans le numéro de la revue *Europe* consacré à Desnos. Je cède ici la plume à un autre Flöhatien, feu Christian Leininger, qui raconte dans ses souvenirs :

« Au coup de sifflet de midi, le travail s'arrêtait. A toute vitesse comme d'habitude, le kommando se rangea pour l'appel et ensuite grimpa les étages qui séparaient l'usine du dortoir-réfectoire. Le Tchèque Anton qui procédait à la distribution prenait toujours un tyrannique plaisir à faire durer le service, alors que nous attendions tous à la queue, gamelle à la main, de quoi ne pas tout à fait crever de faim. »

Ajoutons en passant que c'est ce même Anton qui passait la corde au cou des condamnés à la pendaison. Il la remplaçait aussi quand elle craquait. Les bouts qu'il en conservait comme porte-bonheur ne durent pas être assez solides, puisque, après la guerre, un jugement l'envoya finir lui-même au bout d'une corde.

« Ce fut bientôt le tour de notre ami Robert Desnos, et à ce moment Anton céda la place à Willy, petit Tsigane de quinze ans, élevé à la dignité de favori par la volonté de l'Oberkapo. Le poète, estimant sans doute qu'il n'avait pas eu sa ration lui fit gentiment un signe avec un sourire et l'air de dire : « Ajoute encore un peu, quoi! – Los » fit l'autre d'une voix hargneuse, et voyant que Desnos marquait un temps d'arrêt, il lui envoya à toute volée une gifle magistrale, car le gosse était vigoureux et très bien nourri évidemment. La réaction fut immédiate et étonnante. Les nerfs ont lâché. Desnos, qui tenait toujours en main

sa gamelle de soupe bouillante, l'expédia en pleine figure du même Willy, qui s'enfuit en hurlant de douleur. Pauvre Robert, qui trouvait intolérable que ce gosse t'eut giflé, tu n'avais pas encore réalisé que tu n'étais plus qu'un numéro dans ton habit rayé et qu'il fallait faire abstraction de ta personnalité et refouler tes sentiments. Bondir ainsi sous l'outrage, quelle audace! Ce geste fut jugé par nous "puéril" sur le moment. Le favori pansé, l'Oberkapo arriva aussitôt secoué par une rage sadique; il jeta d'une poussée à terre le poète, dont les lunettes volèrent, et à coups de poing et à coups de pied sur le visage, la brute assomma l'imprudent. Le kapo de la cuisine, autre bandit assoiffé de sang, compléta la séance et s'acharna sur la victime, qu'il martela de coups. Desnos se traînait à terre, la tête couverte de sang, tragique et lamentable, car terriblement myope il ne voyait plus sans ses verres. Nous assistions angoissés et impuissants à ce drame poignant. Le poète rampa jusqu'au lavabo et lava son visage meurtri et boursoufflé. Une entaille profonde au front devait lui laisser une cicatrice par la suite. Il refusa d'aller se faire soigner et ne descendit pas l'après-midi au travail : on ne voulait pas que les ouvriers de l'usine voient ce spectacle qui les aurait peut-être éclairés, s'ils ne l'étaient déjà. Le soir nous apprenions que Desnos avait reçu vingt-cinq coups de nerf de bœuf sur les fesses sans pousser une plainte. Nous le vîmes debout; il ne put ni s'asseoir ni se coucher sur le dos pendant plusieurs jours et porta les traces de son supplice, longtemps. Il se traîna, ne pouvant plus marcher qu'à petits pas, fut chargé de toutes les corvées les plus pénibles, et endura toutes ces brimades avec un courage magnifique. L'officier SS lui avait dit d'un ton sinistre : " Tu suivras le sort de ta victime. Si elle meurt, tu mourras! "

Heureusement, la "victime" traitée à temps s'en tira à peu de frais. L'alerte avait été dure.

Desnos gagna notre admiration et même celle des Russes qu'avait subjugué l'audace de ce Français. Si la victime était morte, notre camarade aurait été pendu sans hésitation. »

Compiègne était ainsi bien lointain, où Desnos était de ceux qui animaient la vie culturelle. Ceux qui sont passés par ce fort anodin camp de triage entre la prison et la déportation, parlent, suivant l'inspiration, d'éden, d'oasis, ou tout simplement de vacances. Il y avait beaucoup de loisirs, beaucoup de puces aussi, mais pas de poux : les deux ne cohabitent pas. A Flöha c'était différent : la semaine de travail était très longue, et les appels duraient. Il y avait heureusement les fréquentes et longues alertes aériennes. Nous descendions nous entasser dans l'abri, dans la cave de l'usine. La conséquence négative en était l'échange des poux et des bacilles de Koch, les BK vecteurs de la tuberculose. En revanche, quand l'alerte avait lieu avant l'heure de la soupe, celle-ci continuait à réduire dans les autoclaves de la cuisine : il y avait moins de supplément pour les favoris des kapos, mais notre ration était plus épaisse. Mais surtout nous pouvions bavarder. Je me suis ainsi promené avec ses amis : Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, Armand Salacrou, Pierre Brasseur, Galtier-Boissière, le « petit Mouloudji » et bien d'autres. C'est ainsi que j'ai su, bien avant

la sortie en librairie, que Galtier-Boissière écrivait un livre dont le titre serait : *tradition de la trahison chez les Maréchaux de France*.

Pendant le temps libre, Desnos lisait dans les lignes de la main. Personne n'y croit vraiment, mais rien que pour voir, on la lui tendait. C'était de toute façon excellent pour le moral. Comme nous ne savions pas trop s'il y aurait un lendemain, il prédisait ce qui se passerait le surlendemain. A l'un il annonçait la fortune, puis la faillite deux fois de suite, le tout suivi d'une remontée, mais seulement dans quinze ans, et moins bien qu'à la première fois. A l'autre, il prédisait une polygamie difficile dans les débuts, mais très réussie plusieurs années après. Je n'irais pas jusqu'à dire que nous ne sommes rentrés que pour connaître la suite du feuilleton...

Notre travail effectif à l'usine n'occupait heureusement pas toute la soixantaine d'heures de notre temps de présence. Alsacien parlant l'allemand, je pouvais me procurer du papier, des bouts de crayon. Et puis, dans une usine, on trouve du papier d'emballage sur quoi écrire, le blanc de journaux abandonnés par des civils. Et ainsi, Desnos s'évadait par la pensée. En compagnie d'un autre ami, Rödel, il construisait, il composait, il élaborait, je ne sais pas trop comment on dit, des poèmes. Je me rappelle le début de l'un d'eux :

*La reine Mab avait trois filles,
allumez les feux du printemps....*

C'est là tout! Je ne sais même plus si ces filles étaient au nombre de trois, de cinq, ou de sept.

Avec les chutes de duralumin, nous nous étions tous confectionné des petites boîtes où nous serrions nos trésors. Certaines étaient des chefs-d'œuvre, mais pas celle de Robert : il n'était pas un manuel. Nous savons que cette boîte pleine de poèmes est perdue pour toujours.

Comme au dortoir nos châlités étaient voisins, nous parlions. Disons plus précisément que je l'écoutais. Par exemple son éthique tenait en ces mots : « plutôt dupe que salaud », ce qui à l'époque n'était pas du tout mon opinion. A présent que notre différence d'âge est la même qu'alors, mais en sens inverse, j'approuve modérément celui qui est à présent devenu mon cadet.

Les Russes qui étaient avec nous étaient pour la majorité des jeunes de moins de vingt ans, des *besprizornyi*, orphelins victimes des immenses famines qui ravagèrent ce qui avait été l'Empire russe. Poussés à la diable, ils avaient beaucoup de défauts; pas trop dépaysés dans le milieu concentrationnaire, puisque de Staline à Hitler, ce n'était qu'un changement de système, ils étaient particulièrement voleurs et brutaux, et nous nous en gardions. La barrière des langues n'arrangeait rien. Nos catholiques pratiquants avaient composé une prière remerciant Dieu pour ces épreuves, et Lui demandant la force de pardonner. Desnos avait la sienne, bien moins exigeante : « Mon Dieu, délivrez-nous des Russes; quant aux Allemands, on s'en chargera. » Mais il ne m'a dit cette prière qu'en confidence, pour ne peiner ni même taquiner personne. Il disait : « J'ai horreur de la taquinerie, je préfère l'insulte ou une bonne engueulade. »

Un jour, à l'usine, je lui dis :

« Est-ce que tu te rends compte que cet avion de chasse sur lequel nous travaillons descendra peut-être un bombardier plein d'amis à nous, des gars de l'Oklahoma ou bien du Devonshire, et peut-être même des Français Libres ?

– Ne pense pas à ça, tu vas te rendre malade. D'abord ils n'ont plus d'essence pour faire voler leurs avions, ensuite le travail est tellement cochonné que je n'aurais pas assez confiance pour voler là-dedans.

– Et puis on peut se consoler en pensant que nous aurions pu être affectés à une mine de sel, et là, le travail est sûrement beaucoup plus pénible.

– Oui, mais moi, à quarante ans passés, j'aurais beaucoup plus de mal que toi à tenir le coup. »

A ce moment, je ne sais pas ce qui m'a pris, mais la vie ne m'avait pas encore appris à résister à l'envie de faire un jeu de mots, et je l'ai laissé partir :

« Eh bien, tu l'as échappé belle : les SS auraient pu faire de toi un poète mineur ! »

Quand on a du mal à se retenir, il faut persister : c'était minable. C'est cette fois-là qu'il me dit : « Je déteste la taquinerie. Je préfère l'insulte ou l'engueulade. » Et puis, comme il était de bonne composition, il ajouta : « Un conseil, Pierre, si tu continues, ça te jouera des tours plus tard. » La vie m'a appris qu'il avait raison.

L'engueulade nous arriva un jour par le fait d'un de nos *meister* (contremaîtres). C'était un personnage, falot, inexistant et inintelligent : comme nous essayions de ralentir le plus possible la fabrication d'avions ennemis, il nous traitait de paresseux, et sa sincérité n'était pas douteuse. Lui aussi était un planqué du Parti national-socialiste des travailleurs allemands, dont il arborait l'insigne à la boutonnière de son bleu de travail. Nous devions nous en méfier car, en raison de son inexistence, nous ne le voyions pas surgir : nous lui avions donné le sobriquet de « tourbillon ». Un jour, pourtant, peut-être de fête patronale de la religion national-socialiste, il arriva à l'atelier en grande tenue de SA (les Sections d'assaut du Parti). Il était coiffé d'un képi brun avec jugulaire. Sa chemise brune était barrée par un baudrier, avec un brassard rouge au bras gauche portant une croix gammée noire sur un disque blanc. Son pantalon de cheval était également brun, enfilé dans des bottes noires bien astiquées. Aucun de ces bruns n'était assorti à l'autre. L'allure martiale, il était transfiguré. Grottesque, il était devenu remarquable : on le remarquait. Il n'était donc en réalité qu'un portemanteau animé, que seul un uniforme pouvait faire naître à l'existence. Voilà ce que je voulus exprimer à Robert, mais mes paroles ne reflétèrent pas toutes les nuances de ma rapide impression, et je lui dis trop sommairement : « Dis donc, Robert, regarde notre *meister* ; tu reconnaîtras qu'aujourd'hui il a de la gueule ! – Espèce de grand imbécile, me répondit-il, ce guignol, on n'en voudrait pas dans le plus mauvais des cirques. Tu oses dire qu'il a de la gueule. Il est aussi ridicule que tu es bête ; et puis, pour commencer, je n'ai rien à reconnaître du tout. » Mon apaisant « ça va, ça va, vieux schnoque, calme-toi », fit évidemment monter le ton.

Nous avons eu ce jour-là et l'engueulade, et les insultes. « Vieux schnoque » était de trop, d'autant que je crois bien plutôt avoir dit quelque chose de plus bref. Et puis il avait l'âge d'être mon père. Le lendemain, quand même, le plus sage fit les premiers pas. « Tu te rends compte, mon petit père, me dit-il, que par la faute de ces salauds on arriverait à s'engueuler. » C'était une de ses formules pour s'adresser aux copains, « mon petit père ».

Les camps nazis n'étaient pas des endroits propices à une jolie conversation. Elle est bien plus plaisante quand la famille des rescapés de Flöha se retrouve chaque année avec les proches de nos disparus, le premier dimanche d'octobre dans l'hôtel qui appartient près de Nevers à notre camarade Georges Bruyat.

Nous nous évadions par la pensée, mais dans cet univers de folie, la pensée dérapait souvent. Il y avait parmi nous beaucoup de mythomanes. Il y avait les grands chefs de la résistance du Tarn et Cher; il y avait celui qui écoutait Londres avec le récepteur qu'il avait dissimulé dans une boîte d'allumettes; il y avait ceux qui étaient au moins P.-D.G., comme on ne disait pas encore en 1944. Comme la nourriture nous obsédait, il y avait les fines gueules en délire. J'ai entendu des camarades se targuer de distinguer le rôti de cheval du rôti d'âne : le cheval est plus sucré, paraît-il. Ou bien est-ce le contraire?

Suivant la façon dont ils nous, dont ils se racontaient leurs coups, vrais ou supposés, Robert les cataloguait. Il y avait les « mythomanes délicieux », et puis il y avait les « mythomanes emmerdants ».

Les civils allemands venaient à l'usine avec leur journal, nous avions donc les nouvelles anciennes : quand on y parlait de Bayeux, cela voulait dire que les Alliés y étaient, et c'est ainsi que nous apprîmes la libération de Paris. Comme il n'y avait pas assez de gamelles pour tout le kommando, les hommes de jour ramassaient les gamelles pour les suivants. En russe, le pluriel de gamelle se dit *miski*. Dès que les premiers servis avaient avalé leur soupe, on entendait « *miski*, gamelles », à quoi Robert ajoutait : « Eh bien oui, ici, c'est *miski*, gamelles, et puis à Paris c'est whisky, camels. » Et aussi : « En ce moment, il y a des amis à moi qui doivent bien s'amuser, qui doivent être correspondants de presse. Il y a sûrement Ernest Hemingway, et puis Ilya Ehrenbourg, deux très belles descentes. » Et quand il disait que, peut-être, au retour, on pourrait bien penser à lui confier des fonctions importantes à la Radiodiffusion française, je savais bien que ce n'était pas de la mythomanie, ni emmerdante ni délicieuse. Il nous en parlait beaucoup, de la Radio, qui n'était déjà plus la T.S.F., de son ami Salacrou, de la publicité, de ses succès, d'un échec aussi. Une marque d'apéritif lui avait refusé un slogan pour l'Angleterre. Le voici : « *Byrrh is not beer.* »

Nous étions couverts de poux et peut-être le *SS-Oberscharführer* Brendel en avait-il trouvé un dans son caleçon. C'est pourquoi, le Nouvel An 1945, il nous offrit une douche. A l'entrée, pour des raisons étrangères à ces souvenirs sur Desnos, et sous prétexte que si j'étais dans les derniers, c'est que je voulais couper à la douche, l'adjutant me roua de coups de pied et de coups de poing. La fatigue l'arrêta, me dit-on plus tard, car j'étais inconscient. Desnos et Rödel renoncèrent à leur douche, m'empoi-

gnèrent sous les aisselles et me soutinrent sous le jet. Je revins ainsi à la vie. Rödel n'était déjà plus bien fort à cette époque. Il crachait beaucoup de sang, car sa tuberculose était très avancée.

Le 14 avril 1945 fut donné l'ordre d'évacuation du camp. On fit monter les plus malades dans des charrettes. Rödel, qui était à bout de forces, était du nombre. Les charrettes dépassèrent notre colonne, et plus tard, la rattrapèrent, vides de nos cinquante-sept camarades, abattus à la mitrailleuse dans la forêt. Ainsi mourut l'un des deux poètes de ma douche, sans avoir eu le bonheur de connaître sa fille, dont une lettre lui avait appris la naissance.

Notre marche forcée dans le pays des Sudètes alternait avec des contre-marches entre les Russes et les Américains, les traînards étant abattus en bout de colonne. Toutes les routes d'Allemagne voyaient en ce temps-là se traîner ces colonnes de déportés exténués. Nous étions néanmoins précieux pour nos gardiens : sans le prétexte de notre surveillance, ils auraient dû se battre. Le 8 mai 1945, quelques-uns, dont Desnos et moi, nous montâmes dans une autre charrette, car nous étions au bout du rouleau, et ce qui pouvait arriver n'avait plus d'importance. Le 9 mai, nous fûmes débarqués à Theresienstadt, en tchèque Terezin, une ville fortifiée construite par l'impératrice d'Autriche pour défendre le quadrilatère bohémien des convoitises du roi de Prusse Frédéric II. Les nazis en avaient fait un camp pour « Juifs métissés d'Aryens ». Une équipe de la Croix-Rouge internationale nous distribua des colis. Nous nous empiffrâmes, et ce fut peut-être le dernier plaisir de Robert. Le maréchal Mac-Mahon a dit du typhus, mot grec qui signifie torpeur : « On en meurt ou on en reste idiot, et je sais de quoi je parle, car je l'ai eu. » J'ai survécu au typhus qui a emporté l'autre poète de ma douche.

Pierre Volmer

Cahiers de l'Herne

J. L. Borges
Céline
Ungaretti
Henri Michaux
René Char
Mao Tse-Toung
Charles de Gaulle
Jean Dubuffet
Thomas Mann
Dostoïevski
Arthur Koestler
Gustav Meyrink
Charles Péguy
Romantisme noir
Bertolt Brecht I et II
Gérard de Nerval
Jean Ray
Henry Corbin
W. B. Yeats
Robert Musil
Drieu La Rochelle
André Malraux
Les symboles du lieu
Martin Heidegger
C. G. Jung
J. K. Huysmans
H. P. Lovecraft
François Mauriac
René Guénon
Francis Ponge
Georges Sorel

Cahiers épuisés : René-Guy Cadou, Bernanos, Ezra Pound 1, Ezra Pound 2, Burroughs/Pelieu/Kaufman, Le Grand Jeu, Combrowicz, Soljenitsyne, Lewis Carroll, Julien Gracq, Jules Verne, Edgar Allan Poe, Mircea Eliade, Karl Kraus, Raymond Queneau, Raymond Abellio, Pierre-Jean Jouve, Samuel Beckett.

Ouvrages disponibles en librairie et aux

Éditions de l'Herne - 41, rue de Verneuil - 75007 Paris - Tél. 42.161.25.06

42 60 10 00

Cahier Robert Desnos
dirigé par
Marie-Claire Dumas

Textes de :

Alain Brieux
Lucien Scheler
Steven Winspur
Susan F. Frazer
Roger Dadoun
Florence Delay
Claude Roy
François Sullerot

Carmen Vásquez
Michel Ciment
Michèle Cone
Lucienne Cantaloube-Ferrieu
Michel Fraenkel
Louis Aragon
Samy Simon
Alejo Carpentier
Alena Kalouskova-Tesarova
Tristan Tzara
Henri Jeanson
Youki
André Breton
Georges Hugnet

Pierre Seghers
Pierre Caizergues
Jean Cocteau
Michel Leiris
Pierre Naville
Pierre Volmer
Marie-Claire Dumas
Étienne-Alain Hubert

Textes inédits de
Robert Desnos

Chronologie, iconographie
et bibliographie

